

La courroie de transmission, Entretien,

(paru dans : Étienne Godschaux, *Transmettre le judaïsme*, Paris, édition du Palio, 1998).

*

Comment transmettre ?

La transmission est un défi. Parce que la transmission, ce n'est pas de la répétition. Pour transmettre de l'identité, de l'identitaire, il faut paradoxalement innover. Ne pas faire de l'identique. En effet, ce qui était valable pour une génération ne l'est pas nécessairement pour une autre car les situations ne sont jamais pareilles. Je ferai une comparaison avec les organismes vivants qui transmettent un patrimoine quasi statique, leur ADN. Si ce patrimoine n'est pas « exprimé » dans une cellule vivante (ce qui normalement se passe quand le métabolisme en interaction avec le milieu ambiant) ; alors il y a congélation et non transmission. Pour transmettre ce patrimoine, il faut qu'il soit à chaque fois exprimé, exprimé comme on exprime des gènes, en situation appropriée. On ne peut pas reproduire mécaniquement l'expression d'une cellule à l'autre - ou l'expression d'une génération de cellules à l'autre - sans s'exposer à la suffocation, à la mort de la cellule. Il faut en effet une réponse adéquate aux menaces diverses de l'environnement.

L'enjeu de la survie et de la transmission, c'est donc l'adéquation et la pertinence. Puisque la cellule vivante est dans un milieu ambiant, il convient pour qu'elle s'adapte qu'elle se dote de membranes « semi-perméables ». Pourquoi cette situation intermédiaire ? Parce que, d'une part, elle doit poser une limite qui lui permet d'exister séparément, de s'identifier, de ne pas se dissoudre dans le milieu (sinon le risque encouru pour une identité est « l'assimilation ») ; et d'autre part, elle doit assimiler les éléments exogènes qui la nourrissent. Pour ne pas être « empoisonnée », altérée, ce qui est le contraire de la transmission identitaire, elle doit donc opérer un tri judicieux. Autrement dit, pour que la transmission ne se fossilise pas ou ne s'ankylose pas, il faut s'ouvrir à l'entour avec discernement. Car la survie n'est pas un but en soi. Vivre dans un état d'hibernation est une fausse vie, une vie appauvrie et précaire : on survit mais on ne vit pas.

Le but de la transmission

On me pose souvent la question de savoir si en voulant « moderniser » le judaïsme, on ne risquait pas de le corrompre, de le dénaturer. Somme toute, l'orthodoxie a fait ses preuves et s'est plutôt bien préservée de l'environnement. En effet, je le reconnais volontiers, c'est grâce aux membranes (tels que les rites, instruments décisifs de la transmission dont on sous-évalue trop souvent la portée) dont l'orthodoxie est éminemment porteuse, que le peuple juif a pu résister à la dissolution. Encore faut-il se demander si ce qui est transmis est véritablement ce à quoi on peut et on veut s'identifier. De fait, beaucoup de juifs sont admiratifs de cette pugnacité ritualiste. Mais d'un autre côté, ils sont en rupture de ban par rapport à de nombreuses normes et conceptions que ce milieu véhicule. L'enfermement de l'orthodoxie est alors à la fois une réserve bien préservée pour les uns et un repoussoir pour les autres. Le peuple juif vit un schisme identitaire, une polarisation génératrice de nombreuses tensions et incompréhensions. Je redis donc qu'imiter ou reproduire le patrimoine n'est pas le seul enjeu de la transmission. Si le repli orthodoxe a joué sa part quant à la survie du judaïsme, l'ouverture et l'adaptation au milieu y ont tout autant leur part. Tout est une question d'équilibre, d'équilibre pertinent. Et pour reprendre la métaphore du vivant, ce qui compte c'est l'homéostasie, c'est-à-dire la capacité du vivant à s'adapter au milieu pour assurer sa

propre existence. Ainsi le but de la transmission n'est pas la transmission seule mais de permettre à la vie de s'épanouir.

Des constantes : la recherche de l'équité et de la justice

En tant que rabbin - via l'enseignement spirituel et la transmission des pratiques - je me pose donc la question essentielle des régulations. Quel et le processus par lequel une règle ou une idée mérite d'être adaptée ? Quelle est l'instance critique qui mesure l'adéquation, la pertinence des règles ? C'est une grande question qui ne peut être clarifiée en quelques lignes. Mais ce qui est clair, c'est qu'une approche non-fondamentaliste de la Loi suppose une marge de manœuvre considérable dans l'interprétation humaine des textes faite par des collègues de sages habilités. C'est une des caractéristiques du mouvement massorti que de refuser de considérer la Loi - au prétexte qu'elle est gravée sur la pierre ó comme figée, monolithique. Considérons le jeu de mots des Maximes des Pères :

∴ Les Tables [de la Loi] étaient l'œuvre de Dieu, et l'écriture était l'écriture de Dieu gravée sur les Tables (Exode 32,16). Ne lis pas *harout* (gravée), mais *hérout* (liberté), car n'est réellement homme libre que celui qui s'adonne à l'étude de la Tora (Avot 6:2).

L'étude de la Tora est la liberté nécessaire pour ne pas transmettre la Tora comme un boulet de pierre. Liberté ; non pas au sens arbitraire, mais au sens de « marge de manœuvre », et ce pour placer la lettre en adéquation à l'esprit. Liberté, non pas au sens libertaire, le refus d'endosser la discipline que requiert l'observance mais au sens d'émanciper l'homme de contraintes qui en de nouvelles circonstances, portent préjudice aux buts assignés par la Tora elle-même.

En effet, à côté de la Loi écrite (*Tora ché-bi-khtav*), il y a la Loi orale (*Tora ché-be-âl pé*). Pour reprendre la métaphore de la cellule, si la Loi écrite est le patrimoine génétique contenue dans le noyau, la Loi orale est le métabolisme cellulaire en activité systémique dans le cytoplasme. Selon les besoins et nécessités, des segments d'ADN sont régulièrement puisés dans le réservoir génétique. Une des tendances fâcheuses de l'orthodoxie pure et dure est d'avoir réifié, sédimenté la loi orale en statue de sel. L'autorité du texte est telle qu'elle scotomise toute initiative, elle pétrifie toute évaluation critique. Bref, elle inhibe les mécanismes de régulation. Or ce qui constitue et doit constituer le moteur et la boussole interne de la loi et de l'éthique juive, c'est la réalisation d'idéaux suprêmes définis dans la Tora, comme, par exemple, ce que Dieu révèle en substance à Abraham :

17 Et l'Éternel dit : Cacherai-Je à Abraham ce que Je vais faire, 18 puisque Abraham doit certainement devenir une nation grande et forte, et qu'en lui seront bénies toutes les nations de la terre ? 19 Car Je le connais, [et Je sais] qu'il commandera à ses fils et à sa maison après lui de garder la voie de l'Éternel, pour pratiquer ce qui est juste et droit, afin que l'Éternel fasse venir sur Abraham ce qu'il a dit à son égard (Gn 18,17-19).

D'où, sans complexe, je distingue ici et comme le fait d'ailleurs la Tora, une sorte de noyau du message, et assume que les règles édictées par la Tora devront toujours respecter cette injonction. Si bien que lorsqu'une évolution des mentalités aura fait que l'on se départit de l'esclavage, du châtement corporel, de la peine de mort, de l'inégalité sociale envers les femmes ou tout autre groupe à devoir identique, j'attends que la loi se mette au diapason de la justice. Quand la société progresse, sur le plan des valeurs profondes de la Tora, il faut que le droit et devoir coutumier évolue en conséquence. Ce n'est pas une trahison, mais une réalisation de la Tora qui passe par l'adéquation systémique entre le noyau intérieur et la réalité. Pour transmettre la Tora, il faut donc être sur le qui-vive et être prêt à prendre des

initiatives audacieuses. C'est ce que nous enseignent encore les *Maximes des Pères* : « Hillel enseigne : Là où ne se trouvent pas d'hommes, essaye, toi, de l'être (Avot 2,6). Et aussi, un célèbre verset des *Psaumes* que les Sages utilisèrent pour prendre des mesures radicales de réforme : « Il est temps d'agir au nom de Dieu, sans quoi Ta Tora risquerait d'être transgressée » (*Psaumes* 119:126).

S'inscrire dans la continuité est un garde-fou

Pour autant, nous, Massorti, sommes très soucieux de ce que les innovations ne s'inscrivent pas en rupture avec le patrimoine, mais dans la continuité. Et reconnaissons-le, c'est loin d'être évident ou dénué de faux-pas. Ceci implique le déploiement d'outils particuliers - notamment l'outil juridique - pour maintenir la cohérence et assurer la continuité. Le grand risque est la précipitation, la fuite en avant, en se laissant séduire par l'air du temps sans prendre en compte l'héritage, qui est une sagesse. S'inscrire dans la continuité est un garde-fou. C'est pourquoi dans notre mouvement toute modification statutaire doit être argumentée par rapport à la halakha. Par souci d'ajustement, et pour s'assurer qu'elle va s'inscrire dans une histoire, dans une logique portée par des valeurs.

En cela nous sommes en rupture de bans avec la démarche libérale et réformatrice, avec qui par ailleurs nous avons beaucoup d'affinités. Également en rupture parce que pour nous les différents codes de conduite « ascétiques » prescrits par la Loi (Chabbat, cachrouit, circoncision, etc.) sont des exercices spirituels qui forgent le corps et l'esprit. Les concéder au prétexte d'une inadaptation à la modernité sous-entendu, les sacrifier au confort et au conformisme ne nous paraît pas judicieux pour ne pas dire désastreux. Il faut en revanche une certaine souplesse, pour maintenir efficacement de tels codes, en tenant compte des modes modernes d'habitation. Trop de rigidité est suffocant et finalement préjudiciable. La logique de « tout ou rien » est non seulement une manifestation d'intégrisme, c'est aussi une ineptie sur un plan didactique. Et je trouve souvent chez ceux qui sont sans prétention religieuse, des trésors d'humanité et même de religiosité que je ne trouve pas nécessairement chez les plus pieux.

Être à l'écoute

Il nous faut accepter au sein du peuple juif qu'il existe diverses approches du judaïsme et qu'elles ne doivent pas être identiques. Je reviens encore à la métaphore du vivant. Il faut avoir une vision organique qui nous fasse considérer que chaque organe a sa fonction, et que les liens tissés caractérisent la physiologie globale. De même d'un parent à un enfant, on a souvent la surprise de constater que les choix varient. Dans une famille, l'un sera plus attaché à la pratique religieuse, un autre à la communauté, un troisième davantage au culturel ou au combat éthique. Tout se complète et s'enrichit mutuellement. Aucun courant religieux n'est dépositaire de toute la vérité. L'éclatement est le signe d'un équilibre qui se cherche. Un enseignement biblique dit : « Tu éduqueras ton enfant selon sa voie » (*Proverbes* 22,6). Cela veut dire : écouter ce que l'enfant a de singulier, et accepter les déclinaisons diverses de l'identité juive. Le problème est lorsque le tailleur veut à tout prix que l'enfant reprenne la boutique ! Mais alors ce n'est pas de la transmission mais de la répétition.

Pédagogues

Les choix et moyens éducatifs sont, bien entendu, essentiels. Pour transmettre un contenu, il faut d'abord transmettre sa personne. « On n'apprend que de qui on aime » (Goethe,

Conversations avec Eckermann, 12 mai 1825). Mon épouse, Raphaëlle, est également une pédagogue. Elle est en effet conférencière au Musée d'art et d'histoire du judaïsme et enseignante au Talmud Tora de notre communauté. Hormis ses connaissances, elle détient un secret : celui de la « vibration des âmes ». Elle se lie à la personnalité de chaque enfant, respecte son regard et sa sensibilité et trace avec lui les voies de son épanouissement. Transmettre dans un souci d'enrichissement suppose d'élargir le patrimoine, d'apprendre le véhicule et l'âme de la culture juive, à savoir l'hébreu. À condition de ne pas créer un ghetto mais un point d'ancrage à partir duquel des passerelles peuvent être dressées à l'entour. Alors que nous n'avions pas trouvé de école suffisamment à notre goût pour nos enfants, nous avons décidé de créer, en septembre 2007, l'École Juive Moderne située à Paris, dans le 17^{ème} arrondissement. C'est une école fondée sur l'idéal du « minimum commun » des Eclaireuses et Eclaireurs Israélites de France : une base élémentaire de pratique religieuse dans l'école allié à un pluralisme des convictions.

Ne pas s'ouvrir au monde est dangereux

On dit et répète à l'envi que l'ouverture, l'innovation, peut être un danger. Je n'en conviens sauf que j'ajoute que c'est la vie elle-même qui est un danger ; et cela finit toujours mal ! Sauf, en un sens, si on a bien transmis. Selon un enseignement traditionnel d'inspiration kabbalistique, Dieu demande à chaque âme si elle veut bien descendre dans le monde, et ce avant que de l'y plonger ; parce que c'est dangereux de vivre ici-bas. C'est l'endroit de tous les dangers pour une âme ! Le danger n'est pas pour moi une objection valable. Ce qui est une objection, c'est une mauvaise évaluation du danger, une prise de risque inconsidérée. Mais éviter le risque, c'est éviter la vie. Trop s'ouvrir, au point d'en perdre ses repères est dangereux. Ne pas s'ouvrir au monde, en ne connaissant que ses propres repères, est dangereux. Tenter l'équilibre reste le plus raisonnable.

Les entraves de la transmission

Après les enseignements fondamentaux de jeunesse, c'est-à-dire après la bar-mitsva, existe un grand risque d'une discontinuité. Les enfants sont happés par les loisirs puis le questionnement sur leur avenir social et professionnel. Et apparaît chez l'adolescent - qui est très rebelle et en même temps très conformiste - un travail de dissociation nécessaire pour se situer par rapport à l'héritage de ses parents. La mémoire ancestrale est la première cible, et en même temps on lui garde une grande attache. N'oublions pas aussi que nous sommes sur le plan de la foi dans un environnement chrétien, et en particulier catholique, qui conditionne notre perception du judaïsme. Or pour un chrétien l'initiation consiste à endosser une croyance qui sera salut de l'âme. Il suffit ensuite d'entretenir la flamme. Les Juifs s'imaginent qu'il en va de même avec le judaïsme : avoir fait sa Bar Mitzva est souvent vécu comme avoir décroché une licence de belle âme et un ticket pour le monde à venir. Poursuivre des études religieuses sonne comme un aveu d'échec ! Alors que quand on est Bar Mitzva, on le devient, on commence à peine à avoir la maturité et les outils pour s'attaquer à l'étude, à la sagesse, pour devenir spirituellement juif. Ajoutons à cela que nous sommes une génération doublement orpheline : à la fois de la Shoah, bien sûr, mais aussi de l'émancipation ! Je serais le dernier à dénigrer l'épanouissement social et culturel qu'elle a apporté mais elle a en même temps laminé le fond de culture et de spiritualité juive qui fait la raison d'être de notre peuple. Nous sommes rentrés dans une ère du vide : perte des contenus et des outils pédagogiques, perte même de l'idée de leur existence. Et puis atomisation : chacun fait sa petite cuisine dans son coin au mépris ou dans l'ignorance des autres. Tous les jours, des gens viennent à mon

bureau, en commençant par dire : j'aimerais connaître ce que mes parents ne m'ont pas transmis

Il y a aujourd'hui une soif de renouement avec les racines culturelles et identitaires. Je m'en réjouis et m'en inquiète. Parce que comme tous les retours de balancier, cela s'inscrit dans un mouvement pendulaire, qui fait souvent compenser le vide par une radicalisation inverse. Ceci n'est pas spécifique aux Juifs. Après la désillusion des grands idéologues, on vit généralement un retour aux valeurs ancestrales, aux valeurs-refuge - souvent de façon rigide, extrême, mortifère.

Ceux qui m'ont transmis

Mon père, qui comme il se doit a été tailleur, n'avait rien reçu en termes d'enseignement juif de la part de ses parents. Après la Shoah, il a dû très vite gagner sa vie. Et du côté de ma mère, c'était une famille sensible à la tradition mais préoccupée surtout par la survie. Et son propre père, de mémoire bénie, n'a rien pu lui transmettre car il a été assassiné par les nazis. J'ai pourtant reçu de mes parents sinon une identité forte, une forte identification. Chez beaucoup de Juifs comme je l'ai été, on trouve une identité fantôme, la conviction qu'il y a quelque chose de dilué, aux contours défaits (cf. le livre de Finkielkraut « Le Juif imaginaire »). On m'a toujours dit que c'était important d'être juif sans jamais m'en montrer les contours.

J'ai été à l'Hashomer Hatzair, un mouvement à l'époque d'inspiration socialiste, anti-religieux. J'y ai adhéré jusqu'à son idéologie, puis j'ai été déçu par la fiction humanitaire de cette idéologie. Vers l'âge de seize, dix-sept ans, j'ai rencontré un « Loubavitch » qui à ma grande surprise m'a fait découvrir que le judaïsme pouvait être jeune, généreux, chargé d'une immense culture et de belles traditions, imprégné d'une grande sensibilité et d'une grande moralité. Je m'y suis reconnu. Je n'ai jamais souscrit à la vision « Loubavitch » mais j'ai vu des personnes de ce mouvement porter des valeurs essentielles du judaïsme au plus haut. Mon estime et admiration restent profonde malgré certaines choses qui me paraissent être des élucubrations illusoire. J'ai retenu de l'Hashomer le sionisme ; d'où mon alya en 1977. J'ai étudié alors à l'Institut Mayanot, centre d'études juives à Jérusalem, dirigé par le rabbin Léon Ashkenasi (Manitou). Ce fut un enseignement marquant qui allait inaugurer tout un périple dans divers milieux religieux. J'ai vécu quatorze années en Israël, longuement étudié à l'université hébraïque de Jérusalem. J'y ai découvert une orthodoxie moderne dont je me sens très proche. Mais c'est finalement au sein du mouvement Massorti que j'ai trouvé l'équilibre recherché (et jamais définitivement trouvé !) entre tradition et modernité. Je m'y suis trouvé en consonance et y ai fait mes études rabbiniques

De qui suis-je disciple ? De tous ceux qui m'ont enseigné, de mes lectures, de quelques maîtres qui m'ont marqué par leur enseignement écrit ou oral quand j'ai pu les rencontrer. Ainsi : Abraham Joshua Heschel, auteur du fameux opuscule « Les bâtisseurs du temps » et bien d'autres ouvrages mais surtout de « La torah révélée », ouvrage non traduit encore en français. J'ai cité Manitou qui fut une étape importante de jeunesse. Je pense à Aviezer Ravitsky de l'Université Hébraïque qui m'a initié à l'humanisme juif contemporain. Il y a la grande figure de Louis Jacob, grand et célèbre maître en Angleterre, encore illustre inconnu en France. Et enfin, mon maître et ami Charles Mopsik, aujourd'hui disparu, qui représente un autre pôle de référence de ma sensibilité. Je lui dois tout sur l'ouverture au monde mystique. Je lui dois aussi le goût du défi. Il a été à mon sens la plus grande figure de la pensée juive du XX^e siècle en France.

Le goût du défi

Je ne me destinais pas à être rabbin, car j'avais très tôt compris que c'était un métier impossible ! La communauté en bonne mère juive attend tout de lui. Insatiable. Et par suite on ne s'appartient plus. Le sacerdoce rattrape l'individu. Mais j'ai toujours eu une fibre d'éducateur. Bien qu'animé par un penchant inassouvi pour la recherche et l'écriture, j'ai toujours voulu rester au contact du « terrain », des personnes. Pour rien au monde je ne changerais de métier.

J'ai été si souvent déçu des réponses qui m'ont été faites à mes questionnements spirituels, que j'ai fini par me dire que je n'avais qu'à me mettre en quête et aller trouver l'or par moi-même. Un exemple : vers l'âge de six-huit ans je découvre avec stupeur, par l'enseignement qui m'était prodigué, que Dieu savait tout à l'avance, même si je n'y croyais pas trop ! Cela m'impressionnait, voire même m'angoissait. Et en même temps on assenait que l'homme est libre de ses décisions ! Cela me paraissait pourtant contradictoire d'affirmer conjointement la prescience divine et le libre arbitre de l'homme ! Les hommes de foi s'en accommodaient fort bien. Quand je les interrogeais, ils s'enfonçaient plus et encore dans des contradictions, des circonvolutions, de pseudo-solutions qui étonnamment calmaient aussitôt leur esprits. Je n'ai pas lâché le morceau. Voyant que je ne recevrais jamais de réponse sur un plateau d'argent, j'ai fini par en faire ma thèse de doctorat soutenue à la Sorbonne, et qui est devenue le livre « À la limite de Dieu » (aux éditions Publisud)... Ne comptez pas sur moi pour vous servir la solution en deux lignes de cette entrevue !

Le levier de la transmission, comme je l'évoquais précédemment, c'est le défi ; plus encore, c'est le goût du défi. Il faut transmettre à son enfant qu'il y a des énigmes mais qui sont autant de jeux de découverte, de créativité, de dépassement de soi. Alors le judaïsme en devient une aventure exaltante. C'est cela le grand secret de la transmission.
